

le journal le plus lu dans les terriers

LA HULOTTE, si elle est «le journal le plus lu dans les terriers», comme le précise souvent sa couverture, est aussi une revue connue de bien des classes où on pratique la pédagogie Freinet.

Il nous a semblé intéressant de lui donner la parole pour qu'elle nous raconte à travers les paroles de son rédacteur Pierre Déom son histoire, sa vie, ses hauts, ses bas, son avenir et tout ce qui a trait à la protection de la nature.

Pierre, instituteur jusqu'ici en congé de convenance personnelle nous a accueillis, un samedi après-midi, dans le terrier de LA HULOTTE, à Boul-t-aux-Bois, un petit village du sud du département des Ardennes.

Interview réalisée par R. BARCIK, M.-O. BOURET (du groupe départemental des Ardennes), A. ROYAUX, F. ROYAUX, J. TURQUIN.

Transcription et montage : R. BARCIK.

Pierre Déom et un groupe d'enfants à Beffu, à l'époque où il s'y passait des stages.



Comment est née La Hulotte

— Je t'ai rencontré quelquefois au groupe départemental, il y a sept ou huit ans, et, aussitôt après, je ne t'ai plus revu. Quelques semaines plus tard, nous recevions le premier numéro de La Hulotte dans nos classes. Comment La Hulotte a-t-elle été créée ?

Pierre Déom. — En 1971, à sept ou huit instituteurs, on a créé la Société de Protection de la Nature et on a commencé à travailler au niveau des gosses. On a fait plusieurs fiches pédagogiques qu'on a envoyées dans les classes sur les éternels sujets : mangeoires, nichoirs, etc. et comme ça a eu un relatif succès, ça nous a donné l'idée de continuer et de faire quelque chose d'un peu plus construit, d'un peu plus méthodique, qui s'est trouvé être *La Hulotte* lancée en janvier 1972.

Au départ, *La Hulotte* n'était que la transformation de ce travail de vulgarisation de certaines techniques relatives à la protection de la nature au niveau de nos classes. L'optique du journal était pour nous de susciter la création de clubs, d'une centaine de clubs et de faire une feuille de liaison entre ces clubs, feuille dans laquelle il y aurait des renseignements sur les animaux et une abondante partie courrier entre les clubs. Une formule assez éclectique.

Nous sommes allés voir l'I.D.E.N. de Sedan pour avoir l'autorisation de diffuser dans les classes. Nous n'avions pratiquement pas de sous, il nous fallait la franchise pour expédier le premier numéro tiré à mille exemplaires et qui nous avait coûté mille francs. Nous avons fini par avoir la franchise ; l'I.A. de l'époque était très coopérante sur ce plan-là !

On tablait sur une centaine d'abonnements qui auraient correspondu à une centaine de clubs. En fait, ce n'est pas du tout cela qui s'est passé : il y a eu vingt clubs et on s'est retrouvé avec six ou sept cents abonnés. Les gens qui s'abonnaient n'avaient pas l'intention de créer un club, ni d'en faire partie, ils s'abonnaient comme ça. Il y a eu alors un glissement dans l'optique du journal, dans son objectif : de moins en moins bulletin de liaison et de plus en plus revue s'adressant à tout public.

— Est-ce que tu as une interprétation pouvant expliquer ce glissement ?

P.D. — Je ne peux pas dire. Il y a eu une évolution d'abord assez rapide. On n'avait pas du tout prévu cette situation et on a été débordé. Ce qui fait qu'en septembre 1972 j'ai été obligé d'arrêter la classe parce qu'à l'époque, je m'occupais aussi des questions d'intendance (traitement des abonnements, expédition, etc.).

Et puis il y a un phénomène qui ne s'est jamais démenti : plus le nombre d'abonnés augmente et plus on se sent obligé de faire mieux son boulot. Ce n'est pas très logique, mais c'est comme ça !

J'ai donc passé de plus en plus de temps à *La Hulotte*. Au début, j'avais prévu de faire ça assez rapidement après ma classe parce que j'avais aussi pas mal d'autres activités au niveau de la protection et du baguage des oiseaux. En septembre 1972, j'ai été contraint à me détacher de l'enseignement parce que je ne pouvais plus mener les deux de front. Ensuite, le nombre des abonnements a encore augmenté, ça a franchi les frontières du département.

Un jour, on s'est aperçu que les abonnés étaient plus nombreux à l'extérieur du département ; on a alors gommé le titre pour ne garder que *La Hulotte* alors qu'elle s'appelait *La Hulotte des Ardennes*. Cette progression a continué vers un public de plus en plus large au niveau de sa répartition géographique.

— Combien d'abonnés en ce moment ?

P.D. — Le dernier numéro a été tiré à 64 000, ça doit faire 50 000 abonnés. On tire toujours un peu plus parce qu'il y a toujours d'anciens numéros qui se vendent.

— Est-ce *La Hulotte* est toujours destinée aux enfants ?

P.D. — Il y a eu un glissement contre lequel j'essaie de lutter au maximum, sans toujours y arriver. Ce glissement est dû au fait que je ne fais plus classe depuis huit ans.

— Quels étaient au départ les rapports entre ton travail d'instituteur et ton travail de rédacteur du journal ?

P.D. — Je faisais pas mal d'activités nature dans ma classe. Je vais essayer de reprendre un contact physique avec les gamins à travers les stages. On en a fait pendant un certain temps, à Beffu ; on n'a pas pu continuer pour des raisons matérielles, parce que les locaux ne s'y prêtaient absolument pas. Le centre de Boulton est en cours ; j'espère que l'année prochaine, on va pouvoir reprendre les stages. (Beffu et Boulton sont deux petits villages des Ardennes.)

Il y a beaucoup d'adultes qui lisent le journal, mais il y a encore énormément de gosses. C'est sûr, il y a eu un glissement parce qu'il est naturel de faire des choses de plus en plus compliquées.

— Ça vient de toi ou des lecteurs ?

P.D. — De moi principalement. J'ai eu tendance à faire les choses de plus en plus fouillées. Mais à la fin ça devient néfaste !

Quand on voit s'abonner tel ou tel grand pont de l'ornithologie européenne, des laboratoires hautement spécialisés, on fait de plus en plus attention à ce qu'on écrit, c'est évident !

Je passe beaucoup plus de temps au niveau de la documentation, et puis, j'ai de plus en plus de mal à élaguer dans la masse de documents, à rejeter une foule de renseignements intéressants, mais qui risquent en fin de compte de trop compliquer les textes.

— Tu regrettes cette «déviation» ?

Je voulais mélanger deux genres différents : le côté sérieux, scientifique, très fouillé sur le plan de la documentation, et le côté courrier, correspondance. Mais c'est très difficile parce qu'à la limite, les deux genres ne s'adressent pas aux mêmes lecteurs.

Lorsque notre public a dépassé les limites de notre département, la partie strictement ardennaise de la revue devenait inutile. Jusqu'au numéro vingt ou vingt-cinq, on faisait encore allusion à ce qui se passait dans les Ardennes, on citait des noms de villages, des noms de clubs ; on s'est arrêté parce qu'il est évident que ce qui se passe à Sapogne-Feuchères ou à Carignan n'intéresse en rien quelqu'un qui habite dans le Doubs. On ne va pas non plus faire référence à toute la France !

Prenons un exemple : au départ, il y avait le calendrier naturel. On l'a supprimé parce qu'il y avait un décalage d'un mois et demi entre le Sud et le Nord de la France. Lorsque *La Hulotte* arrivait dans certaines classes, les choses qu'elle annonçait étaient déjà passées depuis trois semaines ou un mois.

Ça s'est passé de la même façon pour les clubs. Alors on a créé pour eux un journal qui s'est appelé *Le Mulot* et qui est resté vraiment confidentiel. C'était un journal fait en majorité par les gosses.

— Mais dans la pratique, comment cela se passait ? Quelle était la part des enfants et quelle était celle des adultes ?

P.D. — Les enfants envoyaient du courrier, des comptes rendus d'expériences, des dessins. Le problème d'un tel journal, c'est qu'il doit être intéressant à lire ; il faut donc qu'il soit bien présenté. La mise en page, le graphisme, tout cela revenait aux adultes. Le problème de ce journal a été celui de la main-d'œuvre. *Le Mulot* n'a vraiment bien marché que lorsqu'il y a eu une animation au niveau ardennais, pendant les stages. Il y avait d'une part *La Hulotte* qui servait d'organe défricheur, qui touchait les milieux pas du tout concernés par les problèmes de la nature, et qui sous l'impulsion de certains gosses, créaient des clubs dans lesquels se retrouvaient des passionnés qui venaient aux stages. La plupart des enfants des Ardennes abonnés à *La Hulotte* sont venus faire un tour à Beffu. Ça c'était formidable ! ça donnait une dynamisation des activités dans les clubs, tout ça parce qu'il y avait eu le catalyseur que représentaient les stages. Mais ces stages, ça voulait dire des gens pour les animer, donc du militantisme. Une fois que les militants n'ont plus eu la même disponibilité, parce qu'occupés par ailleurs, *Le Mulot* est entré en hibernation.

Aujourd'hui, il y a une soixantaine de clubs et un seul gars pour s'en occuper ! Ce genre de travail nécessite de faire des tas d'expériences parce que tout est à inventer dans le domaine de l'initiation à la nature ; il y a des milliers d'idées à trouver. Pour les trouver, il faut être sur le terrain, y passer beaucoup de temps, et ça on ne peut pas le faire !

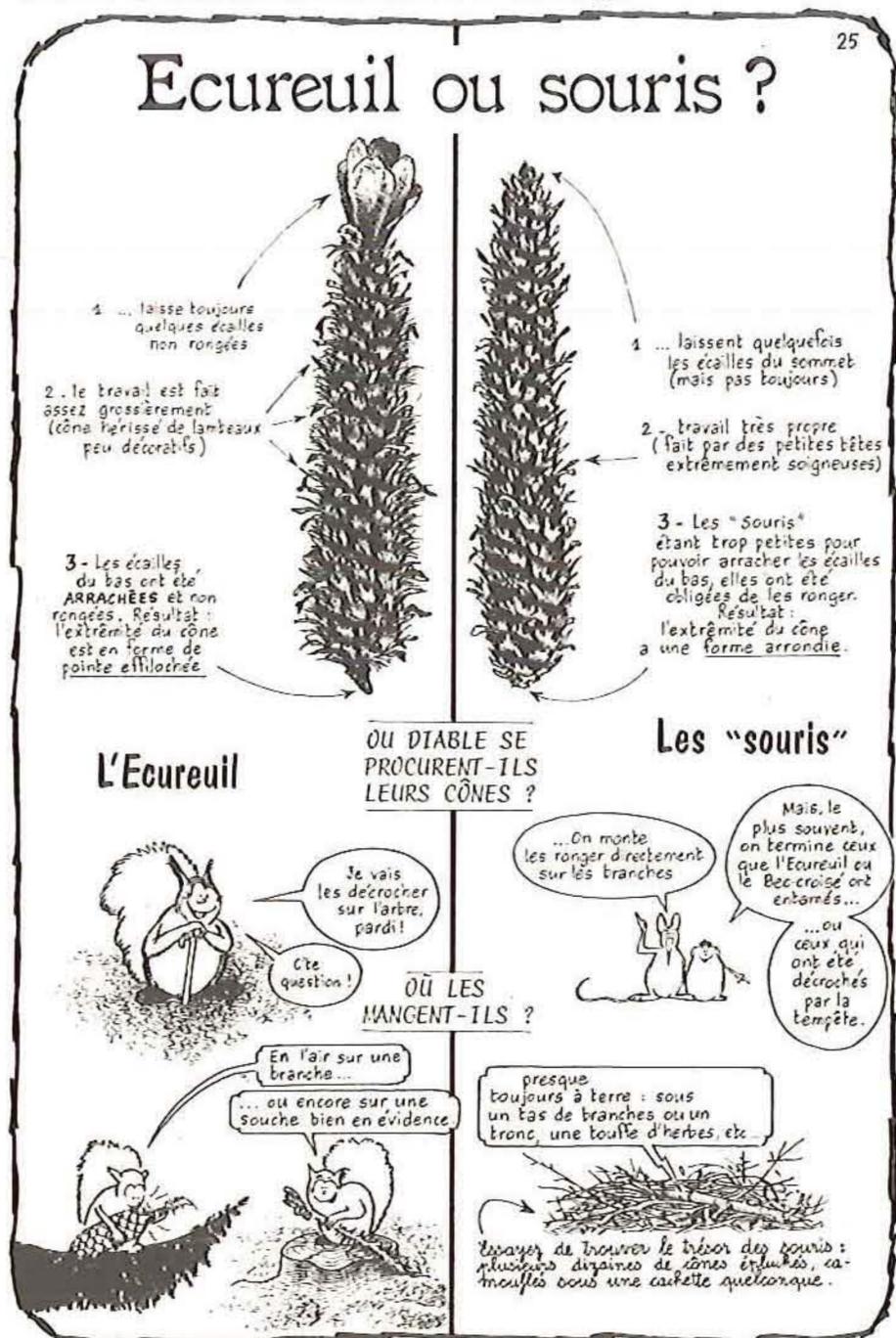
— C'est un gros regret alors ?

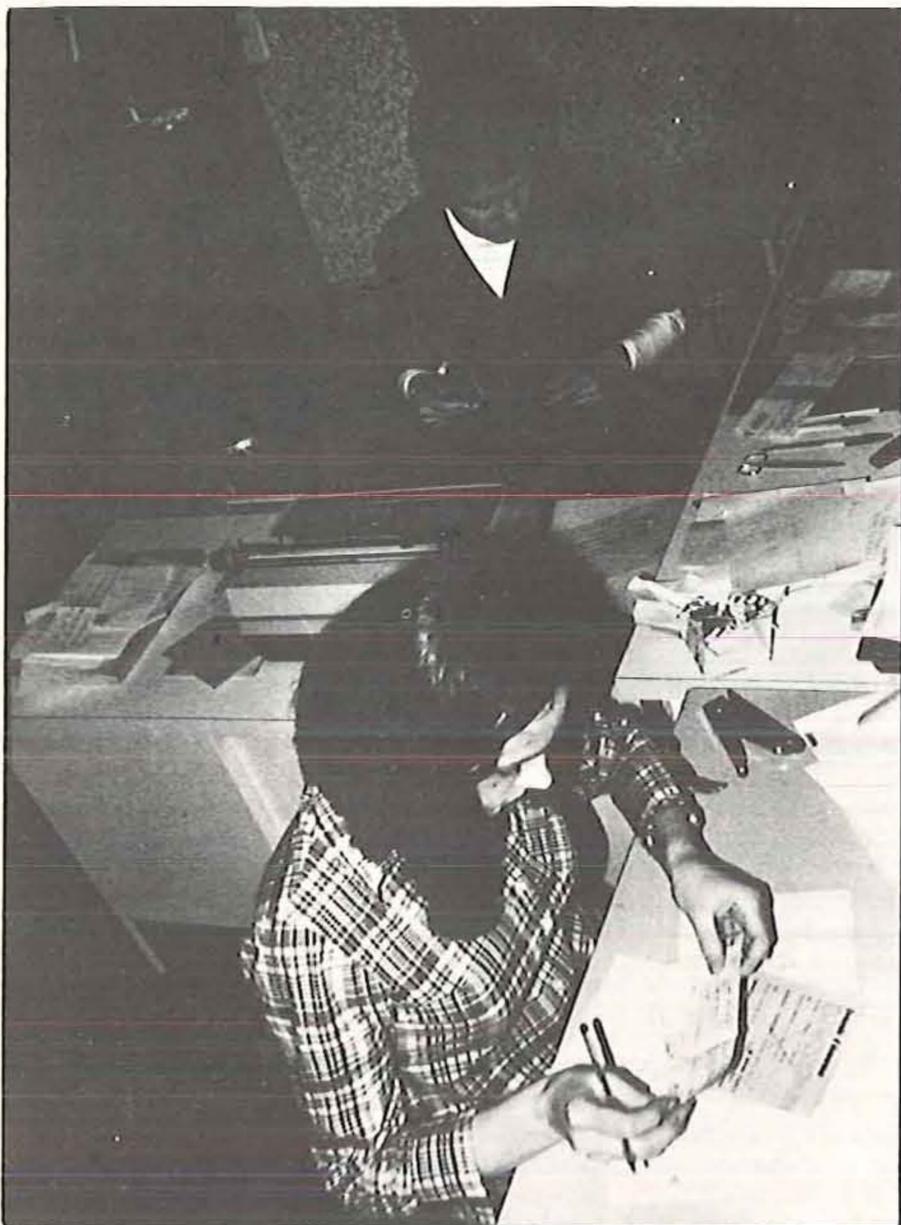
P.D. — Oui ! Mais ce n'est pas quelque chose de désespéré puisque ça va être un des buts principaux du centre de Boulton qui va servir de creuset, qui va permettre de découvrir des tas d'idées pour faire une initiation qui s'écarte des éternels sentiers battus.

La vie du journal

— Est-ce que tu pourrais nous raconter l'histoire d'un article ? Je suppose que ça demande de ta part le respect de pas mal d'impératifs : l'idée de l'article, vient-elle de toi ? des enfants ? d'ailleurs ? la recherche d'une documentation ; le temps passé à l'observation ; la synthèse de tout cela pour la rédaction et l'illustration. J'aimerais que tu racontes, que tu dises comment

Extrait de *La Hulotte* numéro hors série sur le Nain Rouge.





Une partie de la salle de rédaction de La Hulotte à Boult-aux-Bois.

tout cela se situe dans le temps. Est-ce que tu en es arrivé maintenant à te faire une méthode de travail ?

P.D. — La méthode a beaucoup varié. Pour le choix de l'article, je m'en remets simplement à mes goûts, à mes passions, c'est-à-dire que je traite les trucs qui me passionnent le plus ; disons les sujets pour lesquels je me prends un « coup de cœur ». Cela dit, ça ne suffit pas ! Il y a des sujets sur lesquels la documentation écrite manque et d'autres sur lesquels la documentation iconographique manque.

Prenons le cas de la taupe : je manque complètement de documentation iconographique et je suis bien embêté ; c'est un sujet qui est en rade ; à l'heure actuelle je dois avoir une vingtaine de sujets plus ou moins documentés et qui attendent. Par exemple le gui, c'est un sujet que j'ai envie de faire depuis très longtemps, ça fait maintenant quatre ans que j'ai réuni la documentation. Mon premier travail, c'est de réunir la documentation ; cela se passe en deux temps ; d'abord j'épluche tout ce que j'ai comme littérature. Je prends des notes, j'arrive généralement à vingt ou trente pages de notes. Ensuite, j'essaie de synthétiser tout cela pour voir ce qui me manque comme renseignements. Ou bien je peux compléter d'une façon ou d'une autre en consultant des travaux scientifiques ou des ouvrages que je ne connaissais pas, en allant voir un spécialiste (parce qu'en France il y a un spécialiste sur chaque sujet), ou bien je ne peux pas et le sujet reste en rade.

Pour le numéro sur le faucon pèlerin, je suis allé voir un spécialiste qui habite dans le Jura. Il a fait une foule d'observations, il a tout lu sur le faucon pèlerin, il m'a donné une foule de renseignements ! Ce n'est pas toujours aussi facile ! Pour le gui, après avoir fait l'inventaire de mes notes, je me suis aperçu qu'il y avait une foule de questions qui restaient en suspens. Le sujet est resté bloqué jusqu'au jour où j'ai entendu parler d'un chercheur de Nancy qui travaille pour le compte du service de malherbologie à la station de sylviculture. Il a complété très valablement tout ce que je savais.

Une fois que j'ai suffisamment d'informations, je mets les notes en ordre et j'en fais un plan. Je fais alors la synthèse sur fiches, ce qui me permet de trier, d'ordonner en essayant de réfléchir à la façon de présenter les choses. C'est en faisant ce premier plan que se dégagent plusieurs façons de présenter le sujet. Parce qu'il faut rechercher une cohésion à l'article, ce qui n'est pas facile. Après cela vient le brouillon, c'est le plus diffi-

cile pour moi, ces histoires de textes, c'est là-dessus que je souffre le plus ! Enfin, le dessin ! Puis une partie très compliquée, le mélange des dessins et des textes, parce que je m'efforce tant bien que mal de faire coïncider sur la même page, le dessin et le texte pour qu'il n'y ait pas de renvoi à d'autres pages. C'est une gymnastique compliquée !

Quand j'en suis là, c'est terminé pour moi ! Après les petites notes, les corrections et certains collages de dessins, tout part chez l'imprimeur. Voilà le schéma global ! Mais habituellement je mène de front texte et dessin. Les dessins à la plume me prennent des dizaines d'heures. J'organise en général ma journée de la façon suivante : le matin les textes parce que je suis plus disponible intellectuellement et le soir les dessins.

Tout cela me demande beaucoup de temps, beaucoup trop, à tel point que ça a une incidence fâcheuse sur la sortie de la revue. Les numéros sont trop espacés. Je me bats contre cette situation et j'ai décidé il y a un mois et demi d'abandonner tout militantisme.

Pour le numéro sur le pèlerin j'ai dû passer plus de deux mille heures de travail !

— *Est-ce que ça ne vient pas du fait que tu es seul à rédiger ?*

P.D. — En partie oui ! mais je ne vois pas comment faire autrement, c'est un travail où tout est lié !

— *Pas moyen d'avoir de « nègres » ?*

P.D. — Non ! C'est une question qui se pose depuis longtemps, mais je crois que ça provoquerait plus de problèmes que ça n'en résoudrait. La solution pour moi est de gagner du temps en préparant le sujet bien à l'avance.

— *Le problème de la rédaction est quand même énorme. Moi je pensais plutôt à la constitution d'une équipe de rédaction où chacun aurait des tâches bien spécifiques ; l'équipe serait constituée de gens spécialisés à qui tu insufflerais le courant, le style de La Hulotte. Parce que c'est ça qui est important et c'est peut-être de ce style que tu es prisonnier ?*

P.D. — D'abord il faut trouver des gens, ce qui n'est pas si évident que cela ! Mais le fond du problème, c'est qu'il faut se sentir capable de cela, et moi, je ne m'en sens pas capable. Pour appliquer cette solution telle que tu la présentes, il faut avoir une certaine capacité de travail en groupe et cette capacité, c'est une de mes insuffisances notoires. Je ne me vois pas du tout travailler comme ça ! Ça me poserait des problèmes relationnels trop importants. Je sais, c'est un de mes gros défauts. Je préfère ne pas tenter une expérience de ce style parce que j'ai trop peur des conséquences.

— *Et l'avenir de La Hulotte ? Il n'est pas impossible qu'un jour tu en aies marre ?*

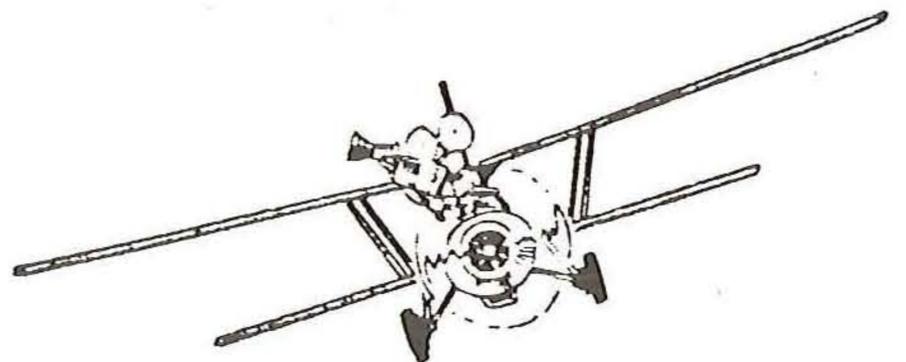
— Le jour où j'en aurai marre, j'arrêterai ! Je ne pense pas que ce soit un travail qu'on puisse faire sans passion !

— *Si j'ai bien compris, La Hulotte, c'est toute ta vie ?*

P.D. — Non, quand même pas ! Je ne suis pas « polar » à ce point-là. Je m'intéresse à énormément de trucs, et puis le dessin me laisse le temps d'écouter la radio ! Ce travail me permet aussi de fouiller les pistes que je n'aurais jamais pu fouiller autrement.

— *Tes dessins, comment tu les fais ? Tu te déplaces avec ton calepin ?*

P.D. — Dans leur grande majorité, je les fais d'après photo, avec souvent un travail de synthèse ; les photos ne sont jamais suffisantes, il faut prendre un élément dans l'une, un élément dans l'autre, une attitude ici, un détail là et faire une synthèse avec tout cela. Dans certains domaines la documentation photo manque. Chaque fois que c'est possible je travaille d'après nature, mais ça ne concerne que les végétaux. Le dessin d'après nature pour les animaux, c'est un sport d'une difficulté extraordinaire.





— *Aujourd'hui, La Hulotte comment vit-elle ?*

P.D. — Administrativement, disons que *La Hulotte* dépend de l'*Epine Noire*, association départementale de protection de la nature. Mais elle constitue un secteur autonome de fait. Les militants de l'*Epine Noire* s'intéressent à *La Hulotte*, ils travaillent avec nous chaque fois que c'est possible, mais la gestion de la revue est pratiquement assurée en vase clos par l'équipe de *La Hulotte*. L'équipe, c'est-à-dire le secrétariat et moi, ça fait six personnes. Toutes les décisions y sont prises de la façon la plus démocratique.

Les secrétaires ne s'occupent que de la partie administrative, de la gestion, des décisions à prendre pour aller dans certaines directions. Ce qui les intéresse, c'est la vie de l'entreprise, parce que c'est une entreprise même si elle n'a pas de but lucratif.

— *Est-ce qu'elle est rentable ?*

P.D. — Qu'est-ce qu'on appelle rentabilité ? *La Hulotte* marche avec des salaires qui sont relativement bas, tous égaux. Il n'y a pas de bénéfice fabuleux, mais il n'y a pas non plus de problème fabuleux. C'est très cyclique ; quand les abonnements rentrent, on a beaucoup d'argent, et puis ensuite, on a un déficit, mais grosso modo, on se maintient.

— *Le budget, il tourne autour de quel chiffre quand tu réalises un numéro ?*

P.D. — On ne peut pas séparer. En gros, voilà ce qui se passe. Les abonnements sont justes mais ils ne pourraient pas nous faire vivre. Comme les numéros anciens continuent à être vendus... sur trois personnes qui s'abonnent, deux achètent la série des numéros anciens qui sont déjà amortis, et qui nous permettent de vivre.

— *Et au niveau de la diffusion, comment ça se passe ?*

P.D. — C'est sûr, 50 000 exemplaires, c'est un gros tirage pour un journal qui ne passe pas par les messageries ! Mais toute la promotion se fait par le bouche à oreille. La diffusion est faite par un instituteur des Ardennes qui dispose de seize classes proches de chez lui, mais c'est un travail énorme !

— *Pour faire La Hulotte, est-ce que c'est le pensum ?*

P.D. — C'est un énorme boulot ; je fais des semaines de cinquante à soixante-dix heures, j'en ai fait de soixante-treize heures ! Il y a des moments où j'en ai par-dessus la tête, mais ce n'est jamais le pensum. Je me considère quand même comme un privilégié parce que ce travail me passionne de A à Z, alors qu'en classe, il y avait des tas de choses qui me paraissaient comme faisant partie d'un apprentissage malhonnête. Apprendre à un gosse que voler une pomme est un crime affreux et

Groupe d'enfants en stage à Beffu, en train d'explorer une pelote de Chouette.



Pierre Déom au centre de Beffu.

d'autre part expliquer comme très normal les quarante pour cent de bénéfiques sur une opération sans se fatiguer, je n'ai jamais pu digérer cela !

— *Crois-tu que tu vas pouvoir rester longtemps dans ta tour d'ivoire, à l'écart de toute forme de militantisme ?*

P.D. — Je suis passionné par tout militantisme qui concerne la nature, la faune, la chasse, le remembrement. J'ai mis le pied dans un engrenage, et comme je suis incapable de m'arrêter, ça devenait quelquefois démentiel.

On a entrepris une campagne sur la réhabilitation des petits carnivores prétendus nuisibles, ça m'a entraîné inévitablement sur la chasse, à discuter avec des chasseurs. Pour discuter de la chasse avec des chasseurs il faut être aussi calé qu'eux et donc fouiller les questions de chasse. Ça demande un travail énorme.

Et puis de la chasse, on passe à autre chose, parce que c'est le phénomène de l'écheveau qu'on tire. A un moment donné, on est complètement débordé. J'en étais arrivé à ça, à ne plus pouvoir faire un travail propre, un peu comme en 72. Alors la solution définitive a été d'arrêter tout militantisme, mais c'est très frustrant.

Mais je pense que je fais un boulot plus efficace en réalisant *La Hulotte* parce qu'il y a l'illusion de croire qu'une bagarre est plus payante qu'un travail anodin ; et *La Hulotte* peut apparaître comme quelque chose d'anodin.

Il n'est pas évident que le travail le plus efficace soit le combat ou la contestation dure. Maintenant, il en faut une !

— *Sais-tu comment est utilisée La Hulotte dans les classes ?*

P.D. — Je ne sais pas. Il y a quelques classes qui écrivent mais sans précision ; elles demandent par exemple l'autorisation de jouer telle ou telle bande dessinée en saynète, mais c'est très fragmentaire.

— *Est-ce qu'il existe un journal du type de La Hulotte ailleurs ?*

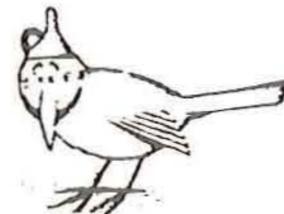
P.D. — Je ne pense pas.

— *Si tu étais amené à reprendre ton travail d'instituteur, est-ce que La Hulotte continuerait ?*

P.D. — Je ne me pose pas ce genre de question... C'est sûr que ce journal tient entièrement à moi... Je ne peux pas savoir... Si en 1972 on avait prévu ce qui se passerait, on ne se serait pas lancé dans cette aventure. Nous nous sommes lancés sans penser aux conséquences, nous avons été un peu irresponsables. Et puis c'est tout un problème d'arrêter un journal, il faut faire des remboursements... Je n'ai jamais envie de faire des plans à long terme.

— *Je crois que tu as rêvé en restant les pieds sur terre ?*

P.D. — Je ne sais pas... je ne me suis jamais analysé sur ce plan-là !



Avec des enfants dans la nature

Pierre Déom. — Les histoires de nichoirs, de mangeoires, c'est des sujets bateau ! Mais je ne dis pas que c'est inutile. Quand on débute, on sait où on va avec ces techniques ! La nature, c'est quand même une activité très dangereuse ; un groupe de gosses lâchés dans la nature peut faire des dégâts énormes !

— Est-ce que tu pourrais donner des exemples concrets ?

P.D. — Vous démarrez une sortie au printemps, au moment des nids, vos gosses peuvent détruire un grand nombre de nids ! Si vous les lancez dans les buissons au mauvais moment, c'est-à-dire fin mai, début juin, une sortie nature comme ça peut détruire des nichées... Une femelle en train de couvrir, en cours de nidification même, qui n'est donc pas encore très attachée à son nid, un groupe arrive, bruyant, écarte les branches... ça fait sauver la femelle et il arrive qu'elle ne revienne pas, surtout si l'incident se reproduit plusieurs fois.

Un autre cas : vous vous frayez un chemin dans une prairie, quelqu'un trouve un nid, il appelle tout le monde, on s'extasie, on s'émerveille, l'instituteur est précautionneux, il recache le nid, remet bien les herbes et tout le monde s'en va. Mais trois ou quatre geais vous ont observés, et dès que vous êtes partis, l'un d'eux arrive et mange les petits. C'est le coup classique.

Vous créez un chemin dans l'herbe, le soir même un putois ou une belette prend ce chemin, parce que les animaux suivent volontiers les chemins déjà tracés ! C'est pourquoi nous avons une règle d'or : nous ne nous occupons absolument pas des nids pendant la période de nidification. On s'en occupe en automne. Ça me permet de revenir au nichoir. Son intérêt principal est de permettre des observations suivies intéressantes et sans danger pour l'oiseau.

— Quels seraient les quelques conseils que tu aurais à donner à quelqu'un qui voudrait démarrer des activités dans son coin à l'intérieur d'un club ?

P.D. — Le problème de départ c'est l'avalanche de gosses ; beaucoup ne sont pas motivés et vont partir. Il faut donc occuper tout le monde, d'où l'utilité de ces travaux qui permettent de démarrer avec des activités d'atelier et ainsi de canaliser un petit peu le flot d'enthousiasme qui risque toujours d'être plus ou moins néfaste pour la nature.

Ensuite faire comprendre aux enfants que la nature est quelque chose de très fragile et qu'il ne faut pas sous prétexte d'étude ou de protection mal comprises, ajouter encore un danger supplémentaire à tous les dangers qu'on connaît, la chasse, la destruction du milieu, les pesticides, la destruction des zones humides, etc., etc.

Pierre Déom et un groupe d'enfants en train de planter de jeunes arbres. Au premier plan à droite, un nichoir.



BOULT AUX BOIS



Le Centre d'Initiation à la Nature de l'Argonne

Ensuite on peut passer à des choses plus difficiles ; le groupe s'étant éclairci de lui-même il va être plus facile à mener, il sera plus responsable, plus pénétré d'une certaine discipline absolument indispensable dans la nature.

— Est-ce qu'il est possible d'aller très loin, avec de jeunes enfants, dans la connaissance de la nature, dans l'assimilation des choses découvertes par des savants ?

P.D. — Tout est relatif ! Mais il y a des surprises ! Les enfants sont en général absolument passionnés ; j'ai des exemples d'enfants qui se sont emballés et qui sont devenus presque des savants, mais ce sont des cas exceptionnels !

— Est-ce qu'il y a des choses impossibles ? Tu as donné l'exemple des nichoirs comme une technique à la portée de tout le monde, est-ce qu'il y a d'autres techniques qui permettraient de ne pas faire de bêtises tout en réalisant un travail scientifique sérieux ? C'est tout le problème contenu dans le fossé qui sépare d'une part l'enfant qui débute et la nature de certaines connaissances actuelles ?

P.D. — Tout ce qu'on peut espérer faire, c'est une approche de ce que j'appellerai l'amour de la nature. D'abord leur montrer que c'est intéressant. A savoir qu'une haie banale, une haie « crasseuse » qu'on voit dans tous les villages permet des découvertes sensationnelles dès l'instant où on commence à regarder les choses dans le détail. Tel insecte,





les différents arbres, les fleurs... attacher à cela non seulement la reconnaissance mais aussi un certain nombre d'anecdotes, de détails sur la vie, l'habitude, l'interaction des espèces...

P.D. — *Est-ce qu'on sort de l'anecdote pour venir vers la science ?*

P.D. — L'anecdote doit être scientifique. L'anecdote c'est par exemple la façon de construire une toile d'araignée ou les mœurs de telle ou telle araignée qu'on va rencontrer. La vie d'une araignée c'est très complexe, mais dedans il y a quelques détails intéressants, passionnants, le fait par exemple que les femelles dévorent les mâles au moment de l'accouplement. C'est quelque chose de prodigieux ! Et les astuces inventées par les mâles pour empêcher les femelles de les bouffer !

C'est très varié selon les espèces : il y en a qui procèdent à un accouplement expéditif et qui s'enfuient à toute vitesse, il y en a d'autres qui ligotent la femelle avec de la soie pendant l'accouplement. C'est des araignées très communes, celles qu'on peut rencontrer dans la première haie venue. C'est ce que j'appelle l'anecdote. Il y a ensuite bien d'autres choses à montrer aux enfants mais on va commencer par ça !

— *Enfin l'un de tes buts est de répertorier les arcanes de l'éveil à la curiosité chez les enfants. Ça veut dire amener les enfants à se poser des questions à partir desquelles ils pourront creuser et obtenir un travail scientifique. Mais est-ce que cela n'implique pas de la part des adultes chargés de l'éducation, un état d'esprit très particulier, une formation précise ? Est-ce qu'on la leur donne aujourd'hui ?*

P.D. — Il faut bien distinguer le plan pédagogique et le plan scientifique. A mon avis, le plus important est le plan pédagogique. C'est un art, on y arrive ou on n'y arrive pas ! J'ai vu des tas de scientifiques très compétents emmerder les gosses d'une façon noire parce que leur vocabulaire n'est pas du tout adapté ou parce qu'ils vont raconter des histoires qui vont leur sembler passionnantes mais qui emmerdent les gosses. D'où l'intérêt des petites anecdotes de départ !

Le plan scientifique me paraît plus facile. Les gens sont terrorisés par la masse de connaissances, ils ont l'impression d'entrer dans un monde énorme dont ils ne viendront pas à bout ! C'est vrai d'une certaine façon mais on peut très bien préparer les choses pour ne pas avoir à dépasser les capacités d'apprendre des enfants. Il existe dans le commerce une foule de guides spécialisés ! Savoir où vous allez passer, c'est un travail qui se fait à l'avance, mais il n'est pas insurmontable ! Le gros problème est pédagogique : comment donner aux enfants l'amour de ce qu'ils regardent ? Il n'est pas nécessaire d'avoir énormément de connaissances pour cela !

— *A l'heure actuelle, les adultes à l'Ecole Normale reçoivent-ils une formation adéquate pour répondre à ce besoin ?*

P.D. — Je n'en sais rien ! De mon temps, il y a dix ans, non évidemment !

Les gens qui se sont intéressés à la nature avec moi, qui faisaient de l'observation sur le terrain, n'ont pas eu de formation scientifique, ils étaient plutôt littéraires, ils sont devenus naturalistes.

Je me demande si ça ne vient pas du fait qu'un certain enseignement des sciences dégoûte de la science, c'est-à-dire la science présentée sous son côté trop rigoureux, trop expérimental, trop pensum, trop dissection... ce qui se faisait à notre époque ! Pas barbare mais barbant !

— *Qu'est-ce qui ne te plaisait pas dans les cours que tu recevais ?*

P.D. — Trop de classifications ! Au C.E.G. j'avais travaillé sur l'Epeire diadème. J'en avais retenu l'impression qu'il s'agissait d'une espèce quasiment exotique ; on ne nous l'avait pas montrée ! Elle avait des crochets ici, des poumons là, un cœur comme ça et plein d'autres trucs ! Je ne dis pas que ce n'est pas intéressant ! Mais je suis sûr qu'il y avait des choses mille fois plus intéressantes à nous raconter. J'ai gardé un fort mauvais souvenir de tout ce que j'ai appris au C.E.G. !

— *Comment vois-tu l'enseignement des sciences ?*

P.D. — Je n'ai pas d'idées précises là-dessus. J'essaie d'y réfléchir !

Prenons les leçons à apprendre par cœur, tous ces trucs à retenir... souvent on retient facilement quand on se passionne pour quelque chose, ça ne veut pas dire que ça se fait tout seul ! Il y a évidemment un apprentissage de l'effort, mais il faut le motiver, ne pas le présenter comme le simple fait d'avoir des trucs à apprendre pour une date donnée, pour une interrogation orale ou écrite ! Je crois que ce qui tue les sciences, mais le phénomène est vrai aussi pour l'histoire, c'est le rejet de l'anecdote, le dessèchement, le désintérêt. On veut désosser, on veut faire les choses mieux organisées. On n'apprend pas les choses pour le plaisir de les savoir !

Un des problèmes de l'instituteur, me semble-t-il, est le suivant. Lorsque l'on constate que les gosses se sont amusés, se sont passionnés, qu'ils sont tout contents — en un mot que la leçon a été réussie — on en est culpabilisé. Si les mômes se marrent, c'est que le travail n'a pas vraiment été fait sérieusement. On a presque l'impression de voler son salaire. Et on se dépêche de coller là-dessus un résumé à apprendre, une interrogation écrite ou orale quelconque qui a pour principal effet de rompre le charme et de dégoûter l'enfant.

Il est tout de même frappant de voir que les sujets les plus intéressants écoeurent très souvent les enfants à l'école. Telle est du moins la forte impression qui me reste de mes quatre années de classe...

